

Chaque couche d'encre est un miroir que traverse le regard-fille.

Toi aussi, garçon, tu as des yeux de fille devant le monde de Dominique?

Devant ces roses noires, devant la cire claire dont elle forme le nid des oreilles, devant ces baisers de texture légère, cette cruauté, ce feu, devant les escarpins qui attendent, moi, j'ai un regard-fille – et c'est mon sexe.

L'envie d'amour chante des comptines à marquer du pied ; on n'est jamais sûr qu'il nous échoira. L'Amour est grand et rouge. Il porte fièrement sa marque au front. On le rencontre rarement. Il est celui qui reste au bois.

Je l'attends passer. Je m'y prépare. Tous les jours j'enduis mes mains d'une pâte fine qui les laisse blanches et plus longues. Le jus de citron les adoucit.

Tous les jours, de mes mains qui s'affinent, je travaille la matière noire, la terre sombre et la poix, le bois brûlé qui écorche. Je travaille à ma façon. Je n'ai pas de métier. Je ne l'ai pas reçu du père, de la mère pas plus.

Tous les jours, de mes mains blanches, je mélange les substances et je dépose les formes façonnées. Je les pose à l'écart, l'une après l'autre, espacées. Je passe, les mains noires, entre ces choses noires qui reflètent le ciel.

Quand, le soir, je me lave les mains, il coule un jus foncé qui fait ruisseau. J'essuie mes mains sur ma robe, deux feuilles sombres sur le ventre, et je laisse reposer la matière fraîche, coagulée.

Au retour, dans la maison, la table est vide et j'y pose les fruits et le pain, l'eau à boire. Le plat et le couteau. Mes mains font cela.

Le repas est prêt, et la fête. Les ongles noirs et la peau douce, je porte à ma bouche ce qu'elle veut. Je n'ai pas d'outils. Mes mains font cela. Mon corps est creux et peut manger. Creux mon sexe, peut s'inventer.

La nuit, j'enduis mes mains d'une pâte lisse, longuement. Elles s'affinent et, déliées, elles touchent le monde.

Anne De Roo, juillet 2010